

ARNE DAHL

# Prenons la place des morts

OPCOP



actes noirs

*ACTES SUD*



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Un chirurgien esthétique est retrouvé pendu chez lui en Belgique. Il travaillait sur un projet secret de l'UE visant à l'identification de terroristes ayant eu recours au bistouri. Un trafiquant d'armes albanais est abattu lors d'une rixe dans un bar à Stockholm. Et sur l'île de Capraia, au large de la côte toscane, un député écologiste au Parlement européen est assassiné à coups de couteau.

Au premier abord, rien ne semble relier ces trois décès. Mais les membres du groupe Opcop, la première unité opérationnelle d'Europol, toujours en deuil après la perte de deux de leurs collègues, ne perçoivent encore que la partie émergée de l'iceberg. Dans le sillage d'une série d'épouvantables expérimentations scientifiques, une chasse meurtrière est en cours que rien ne semble pouvoir arrêter. Tout a commencé en 1933 sur l'île tristement célèbre de Nazino, en Sibérie, où des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent déportés et abandonnés à leur sort. Une abomination de l'histoire qui lui a valu le surnom d'"île aux cannibales".

Avec un talent redoutable, Arne Dahl nous embarque dans une intrigue captivante qui fouille les travers de notre humanité et regarde en face la blessure ouverte par l'histoire, celle de la désillusion.

## ARNE DAHL

*Arne Dahl est le nom de plume de Jan Arnald, né en 1963 à Sollentuna. Critique littéraire et ancien rédacteur en chef d'Artes, le magazine littéraire de l'Académie suédoise, il est l'auteur d'une vingtaine de romans. Ses livres sont traduits dans près de trente langues et ont été récompensés par des prix littéraires prestigieux en Allemagne, au Danemark et en Suède. Message personnel, la première enquête du groupe Opcop, est paru chez Actes Sud en 2014.*

### DU MÊME AUTEUR

*MISTERIOSO*, Seuil, 2008 ; Points n° 2216.

*QUI SÈME LE SANG*, Seuil, 2009.

*JUSQU'AU SOMMET DE LA MONTAGNE*, Seuil, 2011.

*EUROPA BLUES*, Seuil, 2012.

*MESSAGE PERSONNEL, OPCOP 1*, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 168.

Photographie de couverture : © Andrea Koporova

Titre original :

*Hela havet stormar*

Éditeur original :

Albert Bonniers Förlag, Stockholm

© Arne Dahl, 2012

publié avec l'accord de Salomonsson Agency

© ACTES SUD, 2017

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-07754-9

ARNE DAHL

Prenons  
la place des morts

Opcop

roman traduit du suédois  
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD



## GROUPE OPCOP, EUROPOL

*Noyau central, La Haye, Pays-Bas*

PAUL HJELM : Officier de police criminelle suédois expérimenté, chef opérationnel du groupe Opcop, encore confidentiel mais qui commence à trouver ses marques au sein d'Europol.

JUTTA BEYER : Meticuleuse officier de police criminelle de Berlin, a grandi dans l'ancienne RDA, partenaire de plus en plus complémentaire d'Arto Söderstedt.

MAREK KOWALEWSKI : Policier de bureau originaire de Varsovie, a lutté contre la délinquance économique en Europe de l'Est et délaisse désormais de plus en plus souvent son bureau.

MIRIAM HERSHEY : Police britannique, ancienne du MI5, en particulier en tant qu'agent infiltré. Forme un superbe duo avec :

LAIMA BALODIS : Nouvelle génération de la police lituanienne, un passé d'agent infiltré au sein de la mafia. À la fois discrète et héroïque.

ANGELOS SIFAKIS : Paisible chef adjoint du groupe, a lutté contre la corruption à Athènes, va de révélation en révélation devant son ordinateur.

CORINE BOUHADDI : Musulmane, issue des stups de Marseille, une des villes les plus dures d'Europe. Sa devise : "Seul, on est fort."

FELIPE NAVARRO : Élégant statisticien et spécialiste de la délinquance économique, de Madrid, que ses racines wisigothes ancrent à la fois dans le Sud et le Nord de l'Europe.

ARTO SÖDERSTEDT : Officier de police criminelle suédo-finlandais au passé haut en couleur, universitaire et professeur à l'école de police.

*Antenne locale, Stockholm, Suède*

KERSTIN HOLM : Ancienne haut gradée de la police et chef du groupe A. Aujourd'hui chef de l'antenne locale du groupe Opcop à Stockholm.

JORGE CHAVEZ : Enquêteur expérimenté avec fortes compétences informatiques et haut niveau d'énergie, ainsi qu'une épouse qui est sa meilleure moitié.

SARA SVENHAGEN : Experte en interrogatoires, a travaillé à la protection de l'enfance. Clairement la meilleure moitié de quelqu'un.



I

CALME PLAT



## LÎLE, I

*Livourne, huit mai*

Semi-transparence du voile. Tout ce qu'on aperçoit à peine derrière. Puis mouvements lents, lents. Le voile se lève, semble hésiter. Enfle comme au ralenti. Se fend. S'ouvre.

Voir ce qu'il a vu. Sentir ce qu'il a senti. Tout le temps. Vraiment tout le temps.

Voilà à quoi cela devait ressembler quand le capitaine a enfreint l'ordre donné en le laissant sortir sur le pont. Exactement comme ce qu'on voit derrière la danse paradoxale du rideau de tulle. Il ne devrait pourtant pas bouger : ce qui apparaît derrière le voile qui lentement s'écarte est une surface d'eau parfaitement lisse. Mer d'huile.

Calme plat.

Voilà comment se présentait le monde à Deda quand on l'a hissé dans le froid printanier sur le pont de la vieille péniche : un miracle de tranquillité, de paix, même. Comme s'il y avait à nouveau de l'espoir en l'humanité.

Bien sûr, il ne pensait pas ainsi. Pas consciemment. Peut-être que ça pensait ainsi en lui, mais pas en ces termes. Il était beaucoup trop jeune pour cela. Dix ans, le fleuve absolument lisse devant lui. Comme si la surface de l'eau était encore couverte d'une fine, très fine pellicule de glace, que la vieille péniche fendait avec la précision d'une lame de rasoir. Étrangement silencieuse.

Des deux côtés du fleuve s'étendait le paysage dépouillé, désolé, ce paysage vu à travers tant de fenêtres, ces dernières

semaines. Que des fenêtres. D'abord fenêtres de train, puis de baraques, puis de bateau. Pour autant qu'on puisse appeler ça un bateau.

Le capitaine adressa à Deda un autre regard triste. Quelques semaines plus tôt seulement, il transportait du bois sur sa vieille péniche. Là, sa cargaison était différente. Et sa vie, différente.

Ce sont quatre péniches, quatre barges qui, des décennies durant, ont opiniâtrement transporté du bois à travers le paysage le plus âpre. Leur péniche est la première du convoi. Celle qui fend la surface noire et immobile de l'eau de sa lame au tranchant inattendu.

C'était il y a si longtemps, si loin, et pourtant si proche. C'est la deuxième moitié de mai cette année-là, un peu plus tard dans l'année qu'à présent. Il ne devrait pas faire si froid. Dans la grande ville où Deda a grandi, le printemps est arrivé, presque l'été. La ville qui était tout son univers était verdoyante quand ils l'ont arrêté. Il ne comprend toujours pas pourquoi. Parce qu'il est orphelin? Parce que grand-mère ne l'envoyait pas à l'école tous les jours? Parce qu'il avait oublié son nouveau passeport? Il ne sait pas, il ne comprend rien. À part que le capitaine est gentil. Il tapote la tête de Deda, mais son regard demeure triste.

Le temps est étonnamment calme, aujourd'hui. La nature semble retenir son souffle, s'être figée au milieu de son mouvement par ailleurs perpétuel. Comme si elle voyait ce qui est en train d'arriver. Comme si elle réagissait instinctivement à ce qui est contre nature.

Ils sont en route depuis plus de deux semaines. Surtout en train. Ils sont nombreux, c'est tout ce qu'il sait, des milliers, et on ne leur donne pas beaucoup de pain chaque jour, pas beaucoup d'eau. La faim est de plus en plus assourdissante, de plus en plus menaçante. Mais ils sont bientôt arrivés. Le capitaine l'a dit.

Deda fait confiance au capitaine.

Ils ont fait une halte, récemment. Amarrés à une jetée, près de ce qui ressemblait à une ville. Deda était encore enfermé sous le pont. Puanteur, plaintes, hurlements. Brusques flambées

de violence autour des rares hublots. Les durs de la bande du chauve, que Deda reconnaissait : chez lui, dans son quartier, il les évitait toujours. Autrefois comme aujourd'hui.

La voix du chauve, rauque de fumée :

— Ça repart, nom de Dieu!

Le mouvement de foule de plus de mille détenus qui réagissent tous de la même façon. Le gémissement aurait pu s'accompagner d'une ondulation de déception, mais il n'y avait pas la place. Ça s'est transformé en écrasement. Contre les parois, la coque. Deda a entendu des gens mourir. Il a entendu le bruit de la mort. Sans crier gare, le bruit de la mort est aussi entré dans son corps, au plus profond de son crâne. Plaqué contre la paroi, il a senti le quitter toute cette résistance obstinée qui l'avait maintenu en vie, plus de deux semaines, dans ce chaos infernal.

Soudain, mourir était agréable.

Ce qui s'est passé ensuite s'est joué dans le dernier rai de lumière de sa conscience : la trappe ouverte au-dessus de lui. Une grosse main plongée par là. Et lui, soudain, sur le pont, tremblant violemment, mais raffermi seconde après seconde par l'air pur et froid.

— Les ordres, a marmonné la voix du capitaine. Rien à foutre des ordres.

Pour la première fois, Deda a osé croiser le regard du capitaine. Il était très triste.

— Ce n'est plus très loin, maintenant, a continué le capitaine, mais je ne suis pas sûr que ce soit beaucoup mieux.

Ce n'est pas plus qu'une minuscule perturbation, une petite, petite tache grise sur la surface noire parfaite du fleuve, là-bas, à l'extrême bordure du champ visuel. Au début, elle n'a pas l'air de grandir. Elle semble aussi bridée que le reste de la nature. Juste une perturbation, une petite saleté dans l'œil énorme de la nature aux aguets. Rien de plus.

Puis l'illusion disparaît. Le mouvement reprend. La tache grise grossit. À la fin, c'est une île.

Et ils sont arrivés.

Les péniches sont vidées l'une après l'autre. L'île pue le marécage. Le pourri.

Deda est si petit. En fait, il ne sait rien des marécages, de la pourriture. C'est son organisme qui réagit, instinctivement. Ses gènes. La pourriture pénètre au plus profond de lui.

Là-dessus, le froid. Il s'étonne qu'il puisse neiger à la mi-mai, mais il sent la neige dans l'air. Il sent que ce n'est qu'une question de temps.

L'île est petite, inhabitée. Entièrement marécageuse, avec ici ou là un bosquet de peupliers. Les vieilles godasses de Deda s'enfoncent dans cette vase en train de se solidifier. Il reste là, attend, essaie de se rendre invisible. Mais piétine pour ne pas geler dans le sol. Piétine sur cette île oubliée de Dieu.

Le chaos, l'appel des prisonniers. Les prisonniers des quatre grandes péniches, une foule grouillante, un grouillement de foule. Pour moitié incapables de marcher, ils titubent, bons à rien, sur le sol détrempe. On emporte les morts, la puanteur des cadavres se mêle à celle du marécage. Devient celle du marécage. Est déjà celle du marécage.

Les gardes, qui ne se distinguent des prisonniers que par les fusils dans leurs mains tremblantes, débarquent des sacs de jute. Les prisonniers les attaquent. Ils font des trous dans les sacs. Il en coule du blanc. La farine s'envole et flotte en petits nuages de fumée, comme de vains signaux de détresse, avant que l'humidité ambiante ne la fasse retomber à terre en flocons, comme un présage de la tempête de neige que Deda sent approcher. Les gardes tirent sur les prisonniers qui attaquent. La farine se mêle au sang. Un grumeau rouge et blanc tombe sur le sol humide devant Deda. Une galette au sang, pense-t-il. Son corps est ravagé par la faim. Mais il n'y touche pas.

L'homme en uniforme descendu sur la jetée rappelle les porteurs de sacs. Il a beau s'efforcer de paraître sûr de lui et dur, la peur luit dans ses yeux. Deda la reconnaît. Il sait à quoi ressemble la peur dans les yeux des hommes. Il a aussi appris – à la dure – ce que la peur pouvait faire des hommes.

L'uniforme crie sur le capitaine. Le capitaine de Deda. C'est la dernière fois qu'il le voit. Les péniches s'en vont. Contournent l'île. Deda les voit au loin, de l'autre côté. Elles déchargent. Deda imagine la mine du capitaine forcé de déverser la farine à même le sol. La colline de farine s'élève comme

un sommet enneigé. C'est tout, une énorme montagne de farine. Deda ne voit pas décharger d'autres vivres, pas de pain, pas d'eau, pas de poisson séché comme on le leur avait promis. Et pas d'ustensiles pour faire la cuisine, le pain, manger, boire. Juste une montagne de farine. Pas de fours pour y cuire le pain.

Que peut-on faire *rien qu'avec de la farine*? La manger?

Tandis que les péniches s'éloignent sur le fleuve, la surveillance se met en place autour du tas de farine. La neige arrive juste avant la tombée de la nuit. Pas une petite chute de neige, une vraie tempête. Dans la nuit, la colline de farine devient vraiment un sommet enneigé.

Les prisonniers tentent d'allumer des feux pour se réchauffer, mais le bois de peuplier humide brûle mal. Seuls quelques feux prennent. Deda évite les foules qui se pressent autour de ces foyers éphémères. Il ne veut pas se faire à nouveau écraser et piétiner. Il préfère resserrer ses vêtements autour de lui en remerciant Dieu – oui, même s'il n'y croit pas – et sa grand-mère qui le forçait toujours à s'habiller trop chaud. "On ne sait jamais ce que la vie réserve", avait-elle coutume de dire.

Grand-mère. Il se demande ce qu'elle pense à présent, ce qu'elle fait. Ce qu'elle pense qui s'est passé.

S'il lui reste encore des larmes.

La nuit est dure, vraiment dure. Deda s'assied au milieu d'un des groupes les plus calmes, installé un peu à l'écart, à l'orée du bois. Ils sont serrés, serrés les uns contre les autres, et il absorbe la chaleur des autres dans la tempête de neige. Il en dégage probablement lui aussi, mais ne s'en rend pas compte. Tout ce qu'il veut, c'est un peu de chaleur.

Sa voisine est une femme blonde curieusement vêtue d'une robe de soirée vert clair, comme si on l'avait arrêtée à l'entracte d'un opéra. Elle a l'âge qu'aurait maman si elle avait osé rester en vie. Elle s'appelle Faina et ils parlent un peu tout bas avant qu'il s'endorme contre son épaule. Il n'a pas l'impression d'avoir dormi – et pourtant c'est bientôt l'aube.

Les bras de Faina sont très froids quand il se réveille. Sa robe vert clair est presque entièrement couverte de neige. Il pousse un cri, il en a assez de la mort. Mais elle bouge, gémit. Alors il voit.

Les pieds presque nus de Faina ont gelé pendant la nuit. Elle est collée au sol.

Ils sont plusieurs à l'aider à se dégager. Ils creusent, tirent, détachent. Quelqu'un dégotte une couverture qu'on lui met sur les épaules. Deda lui réchauffe les pieds sur son ventre. Elle le regarde à travers un voile de larmes.

Quand il sort ses pieds de sous sa veste, ils sont bleus. Elle ne peut pas marcher. Deda promet de l'aider. Il lui fait une boule de neige qu'elle met dans sa bouche.

Une queue énorme gonfle tout autour de la montagne de farine. Une queue de cinq mille personnes. Cinquante gardes, quatre tentes pour les médecins, les officiers de santé et les malades les plus graves, un petit groupe dirigeant, en uniformes, dont les visages luisent d'une peur qui peut se transformer en n'importe quoi.

Les gens emportent la farine comme ils peuvent. Certains dans leurs bonnets, d'autres à mains nues. Elle coule entre leurs doigts.

L'amorce de queue avorte aussitôt. Le chaos s'installe. Les gardes ouvrent à nouveau le feu. Il commence à y avoir beaucoup de morts. On parle déjà d'un charnier, quelque part dans la forêt.

Deda est assis auprès de Faina et regarde dans son vieux bonnet. Ils regardent la farine. Faina se contente de secouer la tête. Ils se regardent. Elle pourrait être sa mère.

Il y a une promesse au fond de leurs yeux. Ne pas se quitter. Ne pas abandonner.

— On peut la mélanger avec de l'eau, finit par dire Faina.

— Il n'y a pas d'eau, dit Deda.

— Nous sommes pourtant au milieu d'un fleuve, dit Faina avec un sourire las.

C'est un sourire unique. Pour la première fois de sa vie, Deda comprend ce que c'est qu'une maman. Le comprend vraiment.

Il y a de l'eau des deux côtés. Ils sont toujours près de l'endroit où les péniches les ont débarqués. Une foule se presse au bord de l'eau. Deda ne veut pas aller de ce côté, ne veut plus jamais se faire écraser comme dans la cale de la péniche.



Prudemment, il part avec son bonnet en direction de la montagne de farine. Il a vu les péniches de ce côté-là, il y a aussi un rivage de ce côté-là. Peut-être avec moins de monde.

Les gardes sont alignés autour de la montagne de farine. Affreux. Des voyous armés de fusils. Deda frissonne et fait un détour pour les éviter.

Et atterrit en enfer.

D'abord, il ne voit pas ce que c'est. Il y a quelque chose, entre deux bosquets de peupliers un peu plus profonds. Il faut un moment pour que les impressions visuelles s'assemblent, pour que ces membres épars prennent figure humaine.

C'est le charnier. Deda se rappelle la rumeur selon laquelle il y avait un charnier. Au moins au début, tant que les gardes se donnaient la peine de rassembler les cadavres. Maintenant, ils restent là où ils tombent.

Deda se fige. Pas seulement d'horreur, mais de terreur. Il y a autre chose aussi. Peut-être du respect. Un instant de contemplation devant toutes les vies perdues que représentent ces corps.

D'étranges traces se mêlent à de la neige fondue. Difficiles à interpréter. Des traînées rouge sang. Il ne peut pas rester plus longtemps à regarder ça. Il faut partir.

Deda oblique vers l'eau. Elle devrait se trouver de l'autre côté de ce bosquet à la profondeur inattendue. Il scrute à travers les branches. L'eau est très noire. Il y a aussi du monde sur cette rive, mais pas autant que de l'autre côté. Quelques-uns ont rassemblé du bois échoué et nouent ces pauvres planches avec des écorces. Un radeau? Mais où veulent-ils fuir? À travers ces étendues sauvages?

Mais ce ne sont pas eux qui captivent l'attention de Deda. Ce sont les gens assis ou couchés sur la plage. Leurs bonnets et chapeaux traînent à terre, gluants, gris sale, dans les mêmes vomissures. Et Deda comprend. Il ne comprend que trop bien.

Si l'eau du fleuve n'est pas potable et qu'on ne peut pas la faire bouillir, sans récipient ni moyen de faire du feu – comment survivre? Sans eau?

Il a si soif.

Il est à présent au bord de l'eau. Contemple l'eau noire. Et verse lentement sa farine dans l'eau. La regarde former un nuage sous la surface, se disperser et peu à peu disparaître dans le courant. Un dernier espoir qui s'évanouit.

Il faut qu'il ramasse davantage de neige. Mais dans quoi? Le bonnet?

La neige fond rapidement. Se transforme vite en bouillasse brune.

Il faut qu'il retourne auprès de Faina. Qu'il ramasse de la neige pour elle. Qu'il la sauve. Qu'il trouve la mère qu'il n'a jamais eue.

En retraversant le bosquet, il entend un bruit inconnu. Il ne devrait plus y avoir de bruits inconnus pour lui – ces dernières semaines, il a entendu presque tout ce qu'il était possible d'entendre. Mais pas *ça*.

C'est indescriptible.

En écartant les branches, Deda se trouve soudain nez à nez avec un homme. Curieusement, ce n'est pas son regard fou à lier qui attire son attention. En temps normal, il l'aurait terrorisé. Mais ce n'est rien à côté du reste.

Ce qui coule de la bouche qui continue à mâcher.

Le sang qui coule sur son menton.

L'homme oblique, le dépasse en courant et s'engouffre dans le bosquet de peupliers. Là où est le tas de cadavres. Des mouvements tout autour. Des hommes qui creusent dedans. Des hommes dégoulinant du sang d'autrui. Des hommes qui ont cessé d'être des hommes.

Quelque chose envahit Deda. Un pressentiment. Sauf que le mot est trop faible.

Il s'élançe. Court comme il n'a jamais couru. L'autre rive n'est pas loin – c'est allé si vite à l'aller – mais à présent cela prend un temps infini. L'air est devenu visqueux, ses jambes douloureuses ne le portent plus. Tout est d'une lenteur absurde. La réalité est ailleurs. Le manque de nourriture et le manque d'eau le rattrapent, le monde devient diffus. La seule chose réelle est ce pressentiment.

Le ciel le regarde de son œil gris, gris.

Au loin, il voit la couverture que les gentils ont mise ce matin sur les épaules de Faina. Il ne voit pas sa robe vert clair

mais, en s'approchant, il lui semble apercevoir ses pieds hélas si bleus dépasser de la couverture.

Oui, se dit-il, et c'est un "oui" dont il se souviendra jusqu'à l'instant de sa mort.

Oui, Faina est indemne.

Alors il s'approche encore. Voit les pieds. Ce sont bien ses pieds. Il ferme les yeux sous le ciel gris. Remercie les dieux. Il ne la laissera plus jamais.

Jamais plus.

Mais cette couverture est bizarre. Faina s'y est-elle emmitouflée? C'est sûrement ça. Elle a eu froid. Il ne voit pas sa tête. Ses cheveux blonds.

Il arrive à l'orée du bois. La couverture a l'air de plus en plus bizarre. Elle est plate. Pas trace de la robe verte. Mais les pieds sont bien là. Les pieds bleus gelés dépassent sous la couverture.

Deda la soulève. L'œil froidement observateur du ciel est plus gris que jamais.

Faina n'est pas là. Il n'y a que ses pieds. Ils baignent dans le sang.

Il ne comprend rien. Il tombe à genoux, le regard fixe, aveuglé. Il soulève le pied gauche de Faina. Il est bleu. Et alors ça le frappe. Ça le frappe de plein fouet avec une force inouïe. Absolument inexorable.

*Ils ont coupé ses pieds parce qu'ils ne voulaient pas les manger. Ils pouvaient être empoisonnés.*

Et il n'y a plus rien.

Rien.

Le rideau de tulle montre sa miséricorde. Sa danse s'interrompt. Le voile à demi transparent retombe sur la scène. Le courant d'air paradoxal cesse. Ce qui se déroule en filigrane est enveloppé dans une obscurité faite de miséricorde, pas d'oubli. Les seuls mouvements qui demeurent sont les violents battements de son cœur, qui ne s'habitue pas. Ne peut se calmer.

Avant d'être amadoué.

La main qui ouvre le rideau de tulle a cessé de trembler. Dehors, la mer est toujours étale. Le vent épargne la côte de la Toscane.

La douleur qui va au-delà du souvenir est en train de se transformer. Elle devient pure concentration, pure préméditation. Tandis que le regard s'attarde dans la semi-transparence du voile, la douleur incontrôlable se mue en jouissance contrôlable. L'ajustement millimétrique de ces merveilleux derniers jours.  
Ces jours avant le grand jour.

## CONFESSION ET VÉRITÉ

*La Haye, neuf mai*

Contre toute attente, il s'était mis à pleuvoir à La Haye. Le printemps était déjà assez avancé, mais refusait d'accepter son âge. Le soir, en revanche, glissait sans encombre vers la nuit. La pluie crépitait à la fenêtre de l'auberge. Les reflets tremblants des réverbères luisaient dans les flaques noires.

Les vétérans Paul Hjelm et Arto Söderstedt étaient attablés au Café Rootz, au croisement de Raamstraat et de Grote Markstraat, où ils avaient dîné en silence. Ils en étaient au calvados.

— Le suicidé, dit Hjelm au bout d'un moment.

Söderstedt secoua lentement la tête.

— Dimanche soir, dit-il en trempant ses lèvres dans le calva.

Hors de question que j'y aille.

— Je sais, dit Hjelm.

Puis un long silence.

Trompeur.

— Non, finit par dire Söderstedt. Tu peux toujours bouter, hors de question que j'y aille.

— Je sais, dit Hjelm.

Un laps de temps passa.

— Tu auras beau faire ton chef.

— Et la famille, en Suède, ça va? dit Hjelm.

— Linda vient de rentrer d'Australie, dit Söderstedt. Ce doit être la glandeuse la plus âgée de la planète. Je serais bien rentré, moi aussi. Mais...

Paul Hjelm se taisait obstinément.

Arto Söderstedt fixa sur lui son regard bleu clair et dit :

— Je parle de ma deuxième fille.

— Linda, dit Hjelm. Je sais. Elle va bien ?

— À part qu'elle continue ses voyages sans queue ni tête autour du monde, oui. Si bien que c'en est une honte.

— Comme son père, dit Hjelm.

Sur quoi il se tut. Il laissa lentement couler l'élixir doré de son verre dans sa bouche, en ne pensant absolument à rien : le vide ainsi créé avait d'habitude le don d'attirer les pensées cachées des autres.

— Je voyage très peu, dit Söderstedt d'un air renfrogné. En acceptant ce poste, j'ai dû me dire que j'en aurais davantage l'occasion.

— Une possibilité se présente, dit Hjelm avant de se taire.

— Il ne s'est pas suicidé, finit par dire Söderstedt.

Hjelm sourit sans triomphalisme :

— Pourtant, tout l'indique. Un vieux professeur. Un mariage de presque un demi-siècle qui tourne à l'aigre. Malheureux après le divorce. Son cas est arrivé chez nous uniquement parce qu'il travaillait dans un domaine qui active automatiquement divers systèmes d'alerte nationaux et internationaux.

— Et à juste titre, dit Söderstedt. Il n'y a rien dans ce dossier. Que dalle. C'est beaucoup trop propre pour que le ménage n'ait pas été fait. C'est par excellence le suicide servi sur un plateau. Il ne s'est pas tué. C'est un très classique faux suicide. Pour autant qu'il soit vraiment mort.

— Le cadavre retrouvé pendu au bout d'une corde semble l'indiquer..., dit Hjelm.

— Ça, d'accord, peut-être, dit Söderstedt. Mais pas le suicide. Je te garantis qu'il est simulé.

— Mais rien ne le laisse supposer, dit Hjelm. S'il y a là du classique, c'est le cas classique du chercheur qui perd pied. Divorce, alcool, addiction au travail, solitude, manque de sociabilité, repli sur soi. Tous ces maux qui en menacent beaucoup parmi nous.

— *Nous?* dit Söderstedt.

— Nous les hommes blancs hétérosexuels dans la force de l'âge, dit Hjelm.

— Depuis quand ces catégories grossièrement taillées à la serpe ont-elles à nouveau droit de cité? grommela Söderstedt. Pourquoi ne me laisses-tu pas déguster tranquillement mon calvados?

— Parce que nous ne sommes pas encore si vieux que ça, dit Paul Hjelm en se calant au fond de son siège. Allez, quoi, Arto. Presque chaque jour nous réserve une nouvelle surprise dans ce foutu boulot. Et même si elles sont rarement bonnes, les surprises en soi sont positives. On *apprend* grâce aux surprises. On continue à progresser.

— Tu es tellement optimiste, avec ta foi dans le progrès, Paul. C'est sans doute ton côté vendanges tardives, tu as fait ta crise d'ado à l'époque du groupe A. Après presque trente ans en jachère, ça a été la brusque floraison. Tout un monde de possibles s'est ouvert à toi. Tu étais un inspecteur de banlieue, sans illusions et même passablement abruti quand, moi, j'écrivais des travaux universitaires sur la théorie marxiste à l'université d'Uppsala. Ensuite, tu m'as peut-être dépassé. Disons *peut-être*.

— Sur *quoi*?

— Hein?

— Tu as écrit des travaux universitaires sur la théorie marxiste?

— Le fameux article sur “Le marxisme au quotidien”, oui, admit Söderstedt, en constatant tristement que son calva était fini. Il faut en commander un autre, ajouta-t-il en hélant la serveuse.

— Souviens-toi que c'est un jour de travail demain, dit Hjelm. Lundi matin, *all work and no play*.

— Je dois comprendre que tu ne veux pas un deuxième coup?

— Non.

— Bien.

Deux nouveaux verres arrivèrent. Après un moment de délectation muette, Arto Söderstedt dit, un peu plus pensif :

— J'avais vu l'autre face de la médaille. Un monde où le capitalisme et la criminalité sont tout simplement la même chose. Où il n'est question que d'ivresse du pouvoir, du sentiment d'être plus fort que les autres, de pouvoir s'asseoir sur

les autres. Où le manque d'empathie n'est pas seulement la condition du succès, mais une qualité vraiment digne d'admiration : la plus grande absence d'empathie l'emporte. Je travaillais pour ce genre de personnes. J'étais leur porte-parole, le jeune avocat star du barreau qui les représentait en anoblissant leur voix. Qui rendait leurs actes justifiables et même nécessaires dans la situation donnée.

— Je me souviens, opina Paul Hjelm. En Finlande. Ça date...

— Ça fait une éternité, mais ça reste indélébile. Autour de moi, le monde – et surtout moi-même – commençait à sentir le pourri. Pourtant c'est une expérience dont pour rien au monde je ne voudrais avoir été dispensé. Grâce à elle, j'ai développé une très grande sensibilité au manque d'empathie. Je peux le détecter partout, semble-t-il, même là où l'on s'y attend le moins. Le manque d'empathie n'est pas cantonné au monde économique – même si c'est dans ce domaine qu'il est le plus efficace : on le retrouve aussi à l'hôpital, dans les écoles, les services sociaux et les organisations humanitaires, l'Église, et évidemment au sein de la police. Partout où la capacité à piétiner autrui peut remplir une fonction.

— Chez les marxistes aussi, alors? sourit Paul Hjelm.

— Tout particulièrement, dit Arto Söderstedt. Quand mon monde s'est mis à sentir le pourri, une réévaluation politique de la vie s'est avérée nécessaire. Il m'apparaissait si évident que ces gens-là devaient être stoppés, que le système politique ne pouvait pas continuer à récompenser et laisser gouverner ces hommes privés d'empathie. J'ai atterri sur l'aile gauche de l'échiquier et publié quelques articles assez radicaux dans des revues gauchistes.

— Puis tu es devenu flic, dit Hjelm.

— Eh oui, ce n'était peut-être pas la meilleure idée de ma vie, mais il y avait quelque chose dans tout ce milieu de gauche qui avait activé mon détecteur, lequel était peut-être, il est vrai, particulièrement sensible à l'époque. Ce qui me frappait, c'était cette espèce d'aveuglement sélectif qui sévissait parfois, sans crier gare. Des îlots d'anti-humanisme sans nuance qui faisaient parfois surface à l'improviste. Une colère qui dérapait, et on voulait se battre, tuer, jeter des briques, commettre des



génocides. Cela m'a forcé à renoncer aux généralisations simplistes, les gentils à gauche, les méchants à droite. À présent, je suis convaincu qu'il existe d'authentiques humanistes et d'authentiques handicapés de l'empathie dans les deux camps. Il faut véritablement apprendre – et c'est un long apprentissage – à voir et aller à la rencontre de l'individu. Avec son détecteur allumé.

Paul Hjelm hocha rapidement la tête en considérant Arto Söderstedt, qui semblait vidé. Visiblement, ça faisait longtemps qu'il n'avait pas fait un discours aussi enflammé.

— Bien dit, finit par lâcher Hjelm. Sauf que ça n'a rien à voir avec le cas du professeur Udo Massicotte.

— Tout a à voir avec tout, dit Söderstedt. Vraiment tout.

— Comment ça ?

— Il suffit de constater de quoi avait l'air son domicile.

— Je ne vois pas les signes que tu y vois, dit Paul Hjelm.

— Mais tu en vois donc d'autres ?

— Juste le fait qu'un scientifique, et tout particulièrement un médecin comme Massicotte, aurait dû savoir que la pendaison avec chute courte est une des morts les plus douloureuses qui soient. En tombant de haut, la nuque est brisée et l'on perd conscience avant d'étouffer. Avec une chute courte, on pend, parfaitement conscient, jusqu'à s'étrangler. Lentement.

— Sauf que se suicider, ça reste se punir soi-même, dit Arto Söderstedt. En tout cas quand c'est sérieux. Quand ce n'est pas qu'un appel à l'aide. Alors, il peut s'agir de pur mépris de soi. Du genre : "Maintenant tu vas endurer une mort aussi pénible que l'a été toute ta vie, ordure."

— Y avait-il chez lui les signes d'un tel mépris de soi ?

— Aucun signe du contraire.

— À quoi ça rime, d'avoir échangé nos rôles ?

— Ça nous permet de mieux saisir la position de l'autre.

Ils se regardèrent un moment. Comme s'ils avaient effectivement échangé leurs identités. Un instant singulier. Qu'il convenait bien entendu de rompre.

— En fait, je n'ai pas changé de rôle, finit par dire Arto Söderstedt en vidant son verre. Si j'ai des doutes quant à la théorie du suicide, ça n'a rien à voir avec le caractère de

l'éminent professeur, mais avec son domicile et son lieu de travail.

— Si j'ai moi-même des doutes, c'est à cause de la corde courte, dit Paul Hjelm en acceptant la situation et en vidant lui aussi son petit verre de calvados.

— Tu as donc des doutes?

— Le professeur Udo Massicotte travaillait au sein d'un projet secret de l'UE concernant l'identification des terroristes ayant eu recours à la chirurgie esthétique. Un médecin hautement qualifié ayant accès à toute une palette de substances mortelles. Pour en arriver à se suicider avec une corde trop courte, il y a du chemin.

— Donc c'est une affaire pour nous, à l'Opcop?

— Il me semble bien, dit Hjelm. Mais nous n'aurons pas beaucoup de temps pour trouver des indices. Donne-moi un coup de pouce. Son domicile et son lieu de travail?

Arto Söderstedt poussa un profond soupir en faisant signe à la serveuse. Puis il dit :

— Les deux endroits ressemblent à ce qu'ils ont toujours été. Un très banal mélange d'ordre et de désordre. Comme si Massicotte s'était juste levé de son fauteuil, étiré, avait bu une gorgée de café avant d'aller se pendre haut et court. Cette banalité ne semble pas plausible. Ce qu'il s'apprêtait à faire est radical, exceptionnel. Même s'il n'a pas laissé de lettre d'adieu – comme c'est le cas – il aurait dû faire quelque chose qui sorte de l'ordinaire dans le lieu qu'il quittait. Il l'aurait déblayé, ou rangé. Aurait laissé des signes de son trouble. Mais ce qu'on constate, c'est que tout a été rétabli dans un état de normalité qui ne *peut* pas coller. Une normalité qui pue la mise en scène.

Paul Hjelm signa l'addition et laissa un petit pourboire. Puis :

— Ça, comme preuve, c'est du lourd.

Arto Söderstedt laissa lui aussi tinter un pourboire sur la table en se levant.

— Sauf qu'en fait il ne s'agit pas du tout de ça, dit Söderstedt en se dirigeant vers la porte.

Hjelm salua rapidement le personnel en lui emboîtant le pas.

— Non?

— Non, dit Söderstedt en tenant galamment la porte à son chef.

— Je n'ai pas le courage d'ergoter avec toi ce soir, dit Paul Hjelm en avançant sous la pluie. De quoi s'agit-il, alors ?

— De la pièce au sous-sol, dit Arto Söderstedt.